

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Les relations entre les États-Unis et la Barbade du début de la colonisation britannique jusqu'à nos jours

Karl Watson

Numéro 127-128, 1er trimestre–2e trimestre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043143ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043143ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Watson, K. (2001). Les relations entre les États-Unis et la Barbade du début de la colonisation britannique jusqu'à nos jours. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (127-128), 13–20. <https://doi.org/10.7202/1043143ar>

Les relations entre les États-Unis et la Barbade du début de la colonisation britannique jusqu'à nos jours

par
Karl Watson
Professeur d'histoire à l'université des West Indies,
Cave Hill (Barbade),
Membre de l'Association des Historiens
de la Caraïbe (ACH)

[Le texte qui suit, directement écrit en français par l'auteur, correspond à une conférence prononcée dans le cadre d'un colloque¹ tenu à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'université des Antilles et de la Guyane, en juin 1999. La rédaction du Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe a souhaité, dans la mesure du possible, lui conserver sa forme initiale].

Je tiens, premièrement, à vous remercier de votre aimable invitation. C'est un honneur pour moi que de pouvoir m'adresser à vous et je le fais avec un énorme plaisir. J'estime que tous les contacts entre nous sont très valables. Malgré la différence de langage, nos expériences historiques sont parallèles, surtout celles de la Martinique et de la Barbade.

Je vais commencer ma conférence en vous parlant des relations qui existaient entre les États-Unis (les anciennes colonies britanniques de l'Amérique du Nord) et la Barbade. On parle habituellement de l'influence américaine sur la Caraïbe, mais j'essayerai de vous montrer l'autre côté de la médaille. Aujourd'hui, les États-Unis sont perçus comme étant le grand requin, et nous, les petits poissons... Toutefois, il y a trois cents ans, nous étions tous des petits poissons et, à cette époque, la Barbade était un des plus grands et des plus forts de ce groupe de poissons.

1. « La Caraïbe et ses contacts avec le monde extérieur », Schoelcher, juin 1999, colloque organisé par Lucien Abénon et Nenad Féjic.

L'ORIGINALITÉ DE LA BARBADE

À la fin du XVII^e siècle, dans le monde du commerce anglais, trois ports se sont développés, formant un triangle dominé par Londres, qui était relié avec Boston, dans le Massachusetts et Bridgetown en Barbade. Quel était le rôle de la Barbade? Et pourquoi, précisément, cette île? La raison est à chercher dans le fait que la Barbade a été la première colonie anglaise sous les Tropiques, mais plus encore dans la réussite de cette colonie.

La Barbade a connu :

- Le premier mouvement d'émigration anglaise, sur une grande échelle, vers une île des Tropiques.
- La première tentative d'agriculture tropicale tournée vers l'exportation. Une phase de culture de tabac, de très courte durée, mais importante au point de vue de l'accumulation du capital, a permis à la Barbade de devenir la première colonie anglaise produisant de la canne à sucre. Le XVII^e siècle a été un âge d'or pour la Barbade, l'île était renommée pour être « *the richest spote of ground in the world* », le lieu le plus riche au monde.
- La première arrivée d'Africains comme main-d'œuvre dans l'industrie de la canne à sucre.

De par sa situation géographique, très bien située entre l'Amérique du Nord et du Sud, l'Europe et l'Afrique, sa topographie plate et son succès économique, la Barbade était très attractive pour l'immigration, tant volontaire que forcée, comme dans le cas des engagés et des esclaves vendus par les négriers. Un facteur peu connu, c'est que très tôt dans l'histoire démographique de l'île, la balance sexuelle s'est trouvée équilibrée : dès la fin du XVII^e siècle, hommes et femmes étaient en nombre à peu près équivalents, contrairement aux autres îles des Antilles. La population de la Barbade croît très rapidement ; ainsi, vers 1660, l'île était un des lieux les plus peuplés au monde. La population blanche était estimée à près de 37 000 personnes dans les années 1650. Une comparaison avec les autres îles des Antilles, notamment avec Antigue ou la Martinique, permet de constater la singularité barbadienne puisqu'à Antigue, pour la même période, on ne comptait que 1 200 Blancs, et 2 450 à la Martinique.

Les conséquences de cet état de fait ont été très importantes. La première a été d'établir des liens très forts entre la Barbade et les autres colonies anglaises des Amériques. La Barbade a sans doute été le tremplin de la colonisation anglaise dans la région. L'émigration barbadienne vers le Surinam et la Jamaïque est bien connue ; toutefois, ce qui est peu connu c'est le rôle joué par la Barbade comme lieu de passage des Anglais et, plus tard, des Africains vers la Nouvelle-Angleterre, New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie, la Virginie et les Carolines. Aujourd'hui, entre sept ou huit millions d'Américains peuvent se réclamer d'ancêtres barbadiens.

Entre 1650 et 1750, plus ou moins 40 000 personnes d'origine européenne ont émigré de la Barbade vers les colonies britanniques de l'Amérique du Nord. Un groupe relativement important d'Africains a pu également passer par l'île, avant d'être transporté vers le nord, comme le

témoignage éloquent de Olaudah Equiano en fait foi². Encore un autre groupe que je me dois de mentionner ici : ce sont les juifs sépharades qui se sont établis au Rhode Island, à New-York, à Philadelphie et à Charleston.

Peut-être que l'illustration la plus claire des relations démographiques entre la Barbade et l'Amérique du Nord est donnée par cette décision des années 1660, vrai paradoxe puisque la Barbade entendait établir une colonie aux Carolines : *A colony of a colony*. Un groupe dénommé *The Corporation of Barbadian Adventurers* a attiré suffisamment de capital pour financer l'exploration et plus tard, la colonisation de la région. Parmi les dirigeants de ce groupe se trouvaient John Yeamans et Peter Colleton. Ces deux hommes étaient parmi les planteurs les plus puissants de la Barbade et avaient des contacts influents à Londres. Du point de vue des planteurs barbadiens, l'implantation d'une colonie participait d'une certaine logique, qui répondait à des pressions écologiques, démographiques et économiques.

En effet, la Barbade a souffert d'une déforestation totale imposée par le besoin d'espace de l'industrie sucrière. Il ne faut pas oublier que la topographie de l'île a permis à l'agriculture de s'imposer partout, de telle sorte qu'il a fallu importer du bois de construction, mais également des vivres, maïs et porc. Ainsi, une colonie avec des terres vierges pouvait fournir aux fils cadets des planteurs le moyen de posséder leur propre plantation et, du point de vue de l'économie, une augmentation du nombre de consommateurs au nord permettrait d'exporter plus de sucre, de mélasse et de rhum.

Pendant le premier demi-siècle suivant la création de la colonie des Carolines, l'influence de la population d'origine barbadienne se trouvait concentrée dans un endroit appelé Goose Creek, et le groupe qui s'appelait *The Goose Creek Men*, dont la majorité était originaire de la Barbade, a dominé la politique de cette colonie, en défendant les droits et l'autonomie des colons. Une autre influence de la Barbade est visible dans l'introduction de l'esclavage dans les Carolines, et dans une réglementation directement inspirée de lois déjà appliquées à la Barbade. Ce sont en fait les lois barbadiennes qui ont servi de modèle à la formation légale du système d'esclavage répandu dans tout le sud des futurs États-Unis.

Parmi les autres domaines où s'est exercée l'influence de la Barbade, il faut souligner celui de la linguistique. Selon plusieurs auteurs, le gullah, un type de créole parlé anciennement aux Sea Islands, îles barrières situées en face de la côte des Carolines, tire son origine du créole anglais de la Barbade. En architecture, on retrouve un phénomène identique. En

2. *The interesting narrative of the life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African, written by himself*, Londres, 1789 (« Le récit intéressant de la vie d'Olaudah Equiano, ou de Gustave Vasa l'Africain, écrite par lui-même ») : cette autobiographie d'un esclave né vers 1745 dans ce qui est aujourd'hui le Nigéria, est un classique de la littérature abolitionniste anglaise de la fin du XVIII^e siècle. Vendu par des razzieurs locaux à des négriers européens, Equiano fut débarqué à l'âge de onze ou douze ans à la Barbade avant d'être expédié en Virginie. L'officier de la marine britannique qui devient son maître lui laissa l'opportunité d'acquérir une certaine instruction. Installé en Angleterre vers 1780, après avoir, non sans difficultés, racheté sa liberté, Equiano devait y devenir un des principaux représentants de la lutte pour l'abrogation de la traite, et au-delà, de l'esclavage. Une version abrégée a été publiée par Paul Edwards en 1989, *The Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African, written by himself*, dans la collection Classiques africains de Longman (N. d. R.).

Caroline du sud, notamment, les fameuses maisons de Charleston appelées *single houses* sont directement reliées à un type de *single house* qui se retrouve dans l'architecture du XVII^e siècle de la Barbade. L'auteur Richard Ligon dans son œuvre : *The True and Exact History of Barbados*³, éditée en 1657, nous donne une idée de la forme de construction de ces maisons.

L'archéologie apporte d'autres témoignages. Le professeur Tom Loftfield qui conduit des fouilles sur le site de la première colonisation barbadienne en Caroline du nord, particulièrement au Cape Fear, a trouvé quelques différences significatives entre la culture matérielle du Cape Fear et celle des sites anglais de la Virginie. Les descendants des Anglais de la Barbade ont adapté, mieux vaut dire, ont changé leur façon de vivre et de penser, à la suite de leurs contacts avec le monde tropical et des fortes influences africaines directement apportées de la Barbade. Ce que le professeur Loftfield a noté, c'est le début du processus de créolisation de la Barbade, qui a été transporté aux Carolines.

LA BARBADE ET LA GUERRE D'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS : FACTEURS IDÉOLOGIQUES ET ÉCONOMIQUES

Pendant tout le XVIII^e siècle, plusieurs écrivains créoles de la Barbade, nous pouvons notamment citer Duke, Thornhill et Alleyne, ont suscité une discussion intellectuelle sur les droits des colons, leurs relations avec la Couronne et le Parlement anglais. Une différence notable entre les systèmes coloniaux anglais et français est l'ancien système représentatif qu'on retrouve aux îles anglaises. Avec ce système, les créoles blancs pouvaient faire leurs lois eux-mêmes. Ils ont alors participé au système semi-démocratique qui a donné une certaine autonomie aux colons. Il faut signaler que la participation à l'assemblée était très restreinte. Seuls les hommes blancs possédant plus de dix acres de terrain pouvaient voter. Tout le reste de la population était exclu, les femmes, malgré leur statut racial ou social, les blancs pauvres, les juifs, les affranchis et les esclaves. Les confrontations entre le gouverneur royal et l'assemblée locale étaient symptomatiques des tensions et de la dynamique de la société coloniale.

La question d'identité était aussi très importante. Il faut se demander à quel moment les colons anglais ont cessé de se percevoir comme des « Anglais » et ont commencé à prendre leur propre identité en tant que Virginiens, New-Englanders, Jamaïcains ou Barbadiens. Le tout a commencé, je pense, très tôt. Dans le cas de la Barbade, 1651 représente une date significative, parce que c'est pendant la guerre civile en Angleterre, surtout, après l'exécution du roi Charles I^{er}, que les planteurs barbadiens ont fait un choix dangereux, proclamant dans une courte déclaration l'indépendance de l'île. Cromwell a eu tôt fait d'en terminer avec ce problème : il a ordonné une invasion militaire. Après un blocus naval de trois mois et une bataille terrestre, la Barbade est vaincue et retombe sous le contrôle politique du Commonwealth anglais. Mais le document ayant déclaré l'île indépendante est intéressant car il démontre bien l'hostilité

3. Une des sources essentielles pour la connaissance de la Barbade au XVII^e siècle (N. d. R.)

des Barbadiens, à l'époque, à l'égard de la politique coloniale de l'Angleterre.

Cent ans plus tard, ces mêmes forces fomentent le mouvement pour l'indépendance américaine : comme aux Antilles anglaises, on y retrouve le sentiment d'être différent des métropolitains, de participer à une identité américaine et la rancœur contre le système économique, les restrictions des Actes de navigation et les impôts excessifs exigés par Londres.

Pendant la guerre d'Indépendance américaine, l'assemblée de la Barbade était divisée en deux groupes : l'un pro-américain, l'autre pro-Grande-Bretagne. Le groupe pro-américain était celui qui s'exprimait de la manière la plus virulente, la plus radicale dans l'énoncé des sentiments indépendantistes. Les rapports du gouverneur de l'île aux autorités de Londres montrent à quel point cet attachement à la cause américaine pouvait préoccuper les autorités. Mais la possibilité de soutien de la Barbade aux Américains était en fait très limitée. Ce n'est nulle part mieux exprimé que par le leader parlementaire de l'assemblée, Sir John Gay Alleyne. Quand les Américains ont accusé les Barbadiens d'avoir peur et d'être des lâches, il a publié un ouvrage dans lequel il explique la difficile position de ces derniers. Les deux points les plus importants qu'il ait mentionné étaient d'abord la vulnérabilité de la Barbade aux attaques de la « Royal Navy », puisque l'île devait essentiellement sa prospérité à sa situation géographique et au commerce transocéanique. Ensuite la vulnérabilité démographique de la colonie : la plus grande partie de la population était esclave et le système rigide qui la tenait en respect ne permettait pas à la population blanc créole de couper ses liens politiques avec la métropole, car le risque était sans doute une insurrection complète des esclaves, que ne pourrait contrôler la minorité blanche.

Aussi la Barbade a-t-elle résisté à la tentation de se joindre aux colonies britanniques du Nord dans leur guerre d'indépendance. Après la confirmation par Londres de l'indépendance de la nouvelle nation américaine, les liens étroits existants entre la Barbade et les États-Unis ont été très réduits. Le commerce s'est de plus en plus tourné vers le Canada. Au sein de l'Empire, les Antilles anglaises ont perdu leur place de colonies de premier rang et ont été remplacées par l'Inde. Le temps du « British Raj » est arrivé. Avec l'abolition de l'esclavage en 1834, les îles sont devenues une espèce de « backwater », une région négligeable pour Londres.

LA SITUATION PRÉSENTE

Aujourd'hui, dans ce grand lac appelé la mer des Caraïbes, le processus historique qui a converti les États-Unis en première puissance mondiale nous montre la triste réalité de la presque totale dépendance des îles anglophones, qui se retrouvent aujourd'hui entre le proverbial « *rock and a hard place* » ou entre le marteau et l'enclume.

Cela n'est nulle part plus évident que dans les pressions économiques qui s'exercent sur la production bananière de la région, avec le spectre d'un désastre économique pour des îles comme la Dominique, Saint-Vincent et Sainte-Lucie. Il est évident que l'avenir du secteur agricole est difficile. Les jours de la canne à sucre sont comptés. Déjà morte dans des îles comme Antigue, l'industrie de la canne à sucre survit seulement à

St-Kitts, à Trinidad et à la Barbade, mais si elle se maintient, c'est grâce aux accords de Lomé et à la garantie d'accès, à des prix favorables, aux marchés de l'Union européenne.

Un futur incertain se dessine donc pour l'industrie de la banane. La production alternative de marijuana, choisie par des paysans des îles voisines de la Barbade, se présente comme la seule façon, pour eux, de nourrir leur famille ; mais elle est complètement interdite, même si plusieurs milliers de producteurs sont concernés. Un point intéressant dans ce débat est la position des États-Unis face à la question des drogues illégales. Bien que ce pays soit le plus grand consommateur de drogues au monde, les officiels américains portent plus d'attention aux pays producteurs, par exemple la Colombie, et aux pays qui en permettent le transfert, tels que les îles antillaises. C'est pour cette raison que le Département d'État exerce de nombreuses pressions sur les gouvernements du CARICOM pour qu'ils signent l'accord connu sous le nom de « *Shiprider Agreement* ». La Barbade a été le seul membre du CARICOM à résister à cette pression en recherchant un accord plus équitable.

Alors, tout ce qu'il nous reste, c'est le tourisme, qui est aussi une véritable épée de Damoclès. Cette industrie nous donne une meilleure qualité de vie matérielle, mais en même temps le coût en est assez élevé, surtout du côté social et écologique. Toutefois, pour l'instant, il n'y a aucune autre possibilité de maintenir notre qualité de vie. Le tourisme, à courte ou à moyenne échéance est, sans aucun doute, le principal moteur de croissance économique de ces îles. C'est ici qu'apparaît la possibilité, pour les anciennes Antilles anglaises, de mettre à profit leur histoire, surtout celle de la période coloniale, quand les liens entre les Antilles anglaises et les États-Unis étaient étroits. Le soleil, le sable et la mer ne sont pas suffisants pour attirer les touristes aujourd'hui. Alors les gouvernements du CARICOM commencent à s'intéresser à la relation entre le tourisme et l'histoire, le nouveau tourisme qui s'appelle « héritage touristique », tourisme fondé sur la mise en valeur de ce que l'on appelle le patrimoine.

Mais il y a des paradoxes. Notre histoire est la plupart du temps triste: une histoire d'oppression, de colonisation, une histoire dominée par l'esclavage et ses conséquences psychologiques. Alors, la question fréquemment posée : héritage de qui et par qui ? L'iconographie, les bâtiments qui sont illustrés dans les brochures touristiques sont les maisons des plantations telles que Great Houses, lesquelles, pour la majorité de notre population, sont des symboles d'oppression.

Comme exemple de ce problème, on peut utiliser le cas de la Barbade. Récemment, un grand débat sur le rôle et la place de Lord Nelson a été suscité à la Barbade. Il s'est transformé en un débat sur la race et le rôle des blancs créoles, les « békés » de la Barbade, qui forment une grande minorité de la population. Le gouvernement a décidé de changer le nom de la place principale de Bridgetown, Trafalgar Square en celui de National Heroes Square, où la statue de Nelson n'aura pas sa place. Peut-être un parallèle avec la statue de l'impératrice Joséphine sur la place de la Savane à la Martinique ? Chose intéressante, les deux sont accusés d'avoir été de fervents défenseurs du système esclavagiste. Ainsi, il y a beaucoup de discussion sur la décolonisation du paysage culturel, mais c'est préci-

sément ce paysage culturel que les touristes veulent voir et cela amène des contradictions.

Le site touristique le plus visité à la Barbade est Gun Hill, fortifications britanniques construites au début du XIX^e siècle. Le symbole le plus photographié est la statue de Lord Nelson, laquelle fut érigée à Bridgetown, après la bataille navale de Trafalgar, quelques années avant sa fameuse contrepartie à Londres. Ces vestiges sont toutefois considérés comme anachroniques par plusieurs Barbadiens qui sont devenus de plus en plus « afrophiles ». Pour eux, ils sont le symbole de l'antagonisme d'un passé qu'il vaudrait mieux oublier. La nouvelle identité barbadienne réclame un changement d'optique.

Je suis, personnellement, chargé d'utiliser cette histoire coloniale pour en faire bénéficier notre pays. Bien que la plupart des touristes qui visitent la Barbade viennent de la Grande-Bretagne, le marché touristique le plus ouvert, le plus riche et le plus proche est celui des États-Unis. Il serait logique d'investir en tout premier lieu dans des attractions touristiques qui intéresseraient les Américains. Il est ainsi envisagé de restaurer la maison occupée par George Washington et son demi-frère Lawrence quand ils ont visité l'île en 1751. Le site serait converti en une espèce de musée vivant, avec un centre généalogique et un centre d'interprétation des systèmes coloniaux britanniques pendant les XVIII^e et XIX^e siècles. Nous pensons que ce serait un grand succès, mais déjà, quelques groupes sont hostiles à cette idée ; l'un s'appuie sur l'argument que George Washington possédait des esclaves en Virginie; un autre s'y oppose parce qu'ils sont de souche anglaise, et si Lord Nelson n'a aucune place dans la « nouvelle Barbade », pourquoi George Washington en aurait-il une ?

Pour l'instant, à la Barbade, il y a un grand mouvement afro-centrique, lequel est essentiellement opposé à l'idée d'un tourisme développé sur les vestiges d'un passé colonial et euro-centrique. De plus en plus, il est devenu difficile de séparer une idéologie afro-centrique d'un racisme noiriste. Cela peut créer des problèmes avec un tourisme dépendant du marché des pays blancs, avec leur sensibilité et leur sens de l'histoire. Parmi la population blanche de la Barbade, certains sont convaincus que l'histoire européenne et le rôle des Européens aux Amériques et dans le monde en général, ont été mis de côté ou diminués et que l'histoire et la culture africaines sont artificiellement agrandies. Alors, ils ont la sensation d'être marginalisés.

D'un autre côté, beaucoup de Barbadiens noirs expriment le point de vue que ce changement est absolument nécessaire pour le bien-être psychologique de la population tant noire que blanche, et les blancs devraient comprendre et accepter ça comme un fait accompli, une partie essentielle du processus de la décolonisation. Ils indiquent, avec raison, que le pendule culturel était également artificiellement placé du côté européen pendant la période coloniale et que l'idée que toutes les choses africaines n'avaient aucune valeur était bien imprimée dans la pensée de la majorité de la population. Cela amène une grande distorsion dans la perception psychologique qu'ils ont d'eux-mêmes. Un fait que le premier Premier ministre de la Barbade, Errol Barrow, a voulu signaler quand il a posé aux Barbadiens cette question : « Quelle image miroir avez-vous de vous-même ? »

C'est une question très compliquée et importante, surtout aujourd'hui, quand les communications globales sont dominées par les Américains et ont l'effet d'une homogénéisation culturelle marquée par une très forte influence américaine. La Barbade n'est pas à l'abri, et on peut même juger, à partir de plusieurs points de vue, que ces processus d'américanisation sont déjà très avancés.

Ainsi, y a-t-il présentement des ajustements dans la politique culturelle et sociale de la Barbade qui font partie des longs projets de la décolonisation ? Est-ce qu'il y a une relation entre ces processus internes de l'île et ses relations avec les États-Unis ? Bien sur qu'il y a un impact. Non seulement dans le camp touristique déjà signalé avec ces contradictions dans l'interprétation de l'histoire, en tenant compte des nuances de races et d'un fort nationalisme mais aussi dans la politique extérieure et la diplomatie. Du point de vue économique, il y a des pressions sur la question du transfert de technologie, des mouvements de capitaux, d'investissements en général, tout cela dénommé « off shore industry ». Ces questions ont tendance à créer certains antagonismes entre la Barbade et les États-Unis. Une autre question qui peut diviser les deux pays, ce sont les positions divergentes sur la question très complexe et discutée de la responsabilité morale des pays développés, lesquels devraient payer une sorte de réparation pour la traite des esclaves. Malgré le passage du temps, les pays qui ont souffert du coût du système d'esclavage, réclament réparation. Le débat s'est transformé en une question divisée s'alignant vers le Nord/Sud ou la domination du monde développé sur le monde sous-développé.

La résolution de ces questions est pour l'avenir. On a l'espoir que, comme toujours, la ferme modération et le sens aigu des responsabilités des dirigeants barbadiens prévaudront, et que les relations entre la Barbade et les États-Unis continueront à être étroites et utiles aux deux parties.